



Incendie de Moscou

serte ! quel événement invraisemblable ! il faut y pénétrer. Allez, et amenez-moi les boyards. » Il croit que ces hommes, ou roidis d'orgueil, ou paralysés de terreur, restent immobiles sur leurs foyers ; et lui, jusque-là toujours prévenu par les soumissions des vaincus, il provoque leur confiance, et va au-devant de leurs prières.

Comment en effet se persuader que tant de palais somptueux, de temples si brillants, et de riches comptoirs, étaient abandonnés par leurs possesseurs, comme ces simples hameaux qu'il venait de traverser. Cependant Daru vient d'échouer. Aucun Moscovite ne se présente ; aucune fumée du moindre foyer ne s'élève ; on n'entend pas le plus léger bruit sortir de cette immense et populeuse cité ; ses trois cent mille habitants semblent frappés d'un immobile et muet enchantement : c'est le silence du désert !

Mais telle était la persistance de Napoléon, qu'il s'obstina et attendit encore. Enfin un officier décidé à plaire, ou persuadé que tout ce que l'empereur voulait devait s'accomplir, entra dans la ville, s'em-

para de cinq à six vagabonds, les poussa devant son cheval jusqu'à l'empereur, et s'imagina avoir amené une députation. Dès la première réponse de ces misérables, Napoléon vit qu'il n'avait devant lui que de malheureux journaliers.

Alors seulement, il ne douta plus de l'évacuation entière de Moscou, et perdit tout l'espoir qu'il avait fondé sur elle. Il haussa les épaules, et avec cet air de mépris dont il accablait tout ce qui contrariait son désir, il s'écria :

Ah ! les Russes ne savent pas encore l'effet que produira sur eux la prise de leur capitale !

Déjà, depuis une heure, Murat et la colonne longue et serrée de sa cavalerie envahissaient Moscou ; ils pénétraient dans ce corps gigantesque, encore intact, mais inanimé. Frappés d'un long étonnement, à la vue de cette grande solitude, ils répondaient à l'imposante taciturnité de cette Thèbes moderne, par un silence aussi solennel.

Tout-à-coup, des coups de fusil éclatent ; la colonne s'arrête. Ses derniers chevaux couvrent encore la campagne ; son centre engagé dans une des plus longues rues de la ville ; sa tête touche au Kremlin. Les portes de cette citadelle paraissent fermées. On entend de féroces rugissements sortir de son enceinte ; quelques hommes et des femmes d'une figure dégoûtante et atroce se montrent tout armés sur ses murs. Ils exhalent une sale ivresse et d'horribles imprécations. Murat leur fit porter des paroles de paix ; elles furent inutiles. Il fallut enfoncer la porte à coups de canon.

On pénétra, moitié de gré, moitié de force, au milieu de ces misérables. L'un d'eux se rua jusque sur le roi, et tenta de tuer l'un de ses officiers. On crut avoir assez fait de le désarmer, mais il se jeta de nouveau sur sa victime, la roula par terre en cherchant à étouffer, et, comme il se sentit saisir les bras il voulut encore la déchirer avec ses dents. C'étaient là les seuls Moscovites qui avaient attendus les français, et qu'on semblait leur avoir laissés comme un gage barbare et sauvage de la haine nationale.

Toutefois on s'aperçut qu'il n'y avait pas encore d'ensemble dans cette rage patriotique. Cinq cents recrues, oubliées sur la place du Kremlin, virent cette scène sans s'émouvoir. Dès la première sommation, ils se dispersèrent. Plus loin, on joignit un convoi de vivres, dont l'escorte jeta aussitôt ses armes. Plusieurs milliers de traînards

et de déserteurs ennemis restèrent volontairement au pouvoir de l'avant-garde.

Murat, que le Kremlin n'avait arrêté que quelques instants, disperse cette foule qu'il méprise. Ardent, infatigable comme en Italie et en Égypte, après neuf cents lieues faites et soixante combats livrés pour atteindre Moscou, il traverse cette cité superbe sans daigner s'y arrêter, et, s'acharnant sur l'arrière-garde russe, il s'engage fièrement et sans hésiter sur le chemin de Voladimir et d'Asie.

Plusieurs milliers de Cosaques, avec quatre pièces de canon, se retiraient dans cette direction. Là cessait l'armistice. Aussitôt Murat, fatigué par cette paix d'une demi-journée, ordonna de la rompre à coups de carabine. Mais ses cavaliers croyaient la guerre finie, Moscou leur en paraissait le terme, et les avant-postes des deux empires répugnaient à renouveler les hostilités. Un nouvel ordre vint, une même hésitation y répondit. Enfin, Murat irrité commanda lui-même ; et ces feux, dont il semblait menacer l'Asie, mais qui ne devaient plus s'arrêter qu'aux rives de la Seine, recommencèrent.

Napoléon n'entra qu'avec la nuit dans Moscou. Il s'arrêta dans une des premières maisons du faubourg de Dorogomilow. Ce fut là qu'il nomma le maréchal Mortier gouverneur de cette capitale. « Sur-tout, lui dit-il, point de pillage ! Vous m'en répondez sur votre tête. Défendez Moscou envers et contre tous. »

Cette nuit fut triste : des rapports sinistres se succédaient. Il vint des Français, habitants de ce pays, et même un officier de la police russe, pour dénoncer l'incendie. Il donna tous les détails de ses préparatifs. L'empereur ému chercha vainement quelque repos. A chaque instant il appelait, et se faisait répéter cette fatale nouvelle. Cependant il se retranchait encore dans son incrédulité, quand vers deux heures du matin, il apprit que le feu éclatait.

C'était au palais Marchand, au centre de la ville, dans son plus riche quartier. Aussitôt il donne des ordres, il les multiplie. Le jour venu, lui-même y court, il menace la jeune garde et Mortier. Ce maréchal lui montre des maisons couvertes de fer ; elles sont toutes fermées, encore intactes, et sans la moindre effraction ; cependant une fumée noire en sort déjà. Napoléon tout pensif entre dans le Kremlin.

A la vue de ce palais, à la fois gothique et moderne des Ro-

manof et des Rurick, de leur trône encore debout, de cette croix du grand Ywan, et de la plus belle partie de la ville que le Kremlin domine, et que les flammes, encore renfermées dans le bazar, semblent devoir respecter, il reprend son premier espoir. Son ambition est flattée de cette conquête ; on l'entend s'écrier : « Je suis donc enfin dans Moscou, dans l'antique palais des czars ! dans le Kremlin ! » Il en examine tous les détails avec un orgueil curieux et satisfait.

Toutefois, il se fait rendre compte des ressources que présente la ville ; et, dans ce court moment, tout à l'espérance, il écrit des paroles de paix à l'empereur Alexandre. Un officier supérieur ennemi venait d'être trouvé dans le grand hôpital ; il fut chargé de cette lettre. Ce fut à la sinistre lueur des flammes du bazar que Napoléon l'acheva, et que partit le Russe. Celui-ci dut porter la nouvelle de ce désastre à son souverain, dont cet incendie fut la seule réponse.

Le jour favorisa les efforts de duc du Trévise : il se rendit maître du feu. Les incendiaires se tinrent cachés. On doutait de leur existence. Enfin, des ordres sévères étant donnés, l'ordre rétabli, l'inquiétude suspendue, chacun alla s'emparer d'une maison commode ou d'un palais somptueux, pensant y trouver un bien-être acheté par de si longues et de si excessives privations.

Deux officiers s'étaient établis dans un des bâtiments du Kremlin. De là, leur vue pouvait embrasser le nord et l'ouest de la ville. Vers minuit, une clarté extraordinaire les réveille. Ils regardent, et voient des flammes remplir des palais, dont elles illuminent d'abord et font bientôt écrouler l'élégante et noble architecture.

Ils remarquent que le vent du nord chasse directement ces flammes sur le Kremlin, et s'inquiètent pour cette enceinte, où reposaient l'élite de l'armée et son chef. Ils craignent aussi pour toutes les maisons environnantes, où les soldats, les gens et les chevaux, fatigués et repus, sont sans doute ensevelis dans un profond sommeil. Déjà des flammèches et des débris ardents volaient jusque sur les toits du Kremlin, quand le vent du nord, tournant vers l'ouest, les chassa dans une autre direction.

Alors, rassuré sur son corps d'armée, l'un de ces officiers se rendormit en s'écriant : « C'est à faire aux autres, cela ne nous regarde plus. »

Cependant, de vives et nouvelles lueurs les réveillent encore

ils voient d'autres flammes s'élever précisément dans la nouvelle direction que le vent venait de prendre sur le Kremlin, et ils maudissent l'imprudence et l'indiscipline française, qu'ils accusent de ce désastre. Mais trois fois le vent change ainsi du nord à l'ouest, et trois fois ces feux ennemis, vengeurs, obstinés, et comme acharnés contre le quartier-impérial, se montrent ardents à saisir cette nouvelle direction.

A cette vue, un grand soupçon s'empare de leur esprit. Les Moskovites, auraient-ils conçu l'espoir de brûler avec Moscou les soldats ivres de vin, de fatigue et de sommeil ; ou plutôt ont-ils osé croire qu'ils envelopperaient Napoléon dans cette catastrophe ; que la perte de cet homme valait bien celle de leur capitale ; que c'était un assez grand résultat pour y sacrifier Moscou tout entière ; que peut-être le ciel, pour leur accorder une aussi grande victoire, voulait un aussi grand sacrifice ; et qu'enfin il fallait à cet immense colosse un aussi immense bûcher.

On ne sait s'ils eurent cette pensée, mais il fallut l'étoile de l'empereur pour qu'elle ne se réalisât pas. En effet, non seulement le Kremlin renfermait, un magasin à poudre, mais cette nuit-là même, les gardes, endormies et placées négligemment, avaient laissé tout un parc d'artillerie entrer et s'établir sous les fenêtres de Napoléon.

C'était l'instant où ces flammes furieuses étaient dardées de toutes parts, et avec le plus de violence, sur le Kremlin ; car le vent, sans doute attiré par cette grande combustion, augmentait à chaque instant d'impétuosité. L'élite de l'armée et l'empereur étaient perdus, si une seule des flammèches qui volaient sur les têtes s'était posée sur un seul caisson. C'est ainsi que, pendant plusieurs heures, de chacune des étincelles qui traversaient les airs, dépendit le sort de l'armée entière.

Enfin le jour, un jour sombre parut ; il vint s'ajouter à cette grande horreur, la pâleur, lui ôter son éclat. Beaucoup d'officiers se réfugièrent dans les salles du palais. Les chefs, et Mortier lui-même, vaincus par l'incendie, qu'ils combattaient depuis trente-six heures, y vinrent tomber d'épuisement et de désespoir.

Ils se taisaient. Il semblait à la plupart que l'indiscipline et l'ivresse des soldats avaient commencé ce désastre, et que la tempête l'achevait. Ils se regardaient avec une espèce de dégoût. Le cri

d'horreur qu'allait jeter l'Europe leur effrayait. On s'abordait les yeux baissés, consternés d'une si épouvantable catastrophe : elle souillait leur gloire, elle leur en arrachait le fruit, elle menaçait leur existence présente et à venir ; ils n'étaient plus qu'une armée de criminels dont le ciel et le monde civilisé devaient faire justice. On ne sortait de cet abîme de pensées, et des accès de fureur qu'on éprouvait contre les incendiaires, que par la recherche avide des nouvelles, qui toutes commençaient à accuser les Russes seuls de ce désastre.

En effet, des officiers arrivaient de toutes parts, tous s'accordaient. Dès la première nuit, celle du 14 au 15, un globe enflammé s'était abaissé sur le palais du prince Troubetskoï, et l'avait consumé ; c'était un signal. Aussitôt le feu avait été mis à la Bourse : on avait aperçu des soldats de police russes l'attiser avec des lances goudronnées. Ici, des obus perfidement placés venaient d'éclater dans les poêles de plusieurs maisons, ils avaient blessé les militaires qui se pressaient autour. Alors, se retirant dans des quartiers encore debout, ils étaient allés se choisir d'autres asiles ; mais, près d'entrer dans ces maisons toutes closes et inhabitées, ils avaient entendu en sortir une faible explosion ; elle avait été suivie d'une légère fumée, qui aussitôt était devenue épaisse et noire, puis rougeâtre, enfin couleur de feu, et bientôt l'édifice entier s'était abîmé dans un gouffre de flammes.

Tous avaient vu des hommes d'une figure atroce, couverts de lambeaux, et des femmes furieuses errer dans ces flammes, et compléter une épouvantable image de l'enfer. Ces misérables, enivrés de vin et du succès de leurs crimes, ne daignaient plus se cacher ; ils parcouraient triomphalement ces rues embrasées ; on les surprenait armés de torches, s'acharnant à propager l'incendie : il fallait leur abattre les mains à coups de sabre pour leur faire lâcher prise. On se disait que ces bandits avaient été déchaînés par les chefs russes pour brûler Moscou ; et qu'en effet, une si grande, une si extrême résolution, n'avait pu être prise que par le patriotisme, et exécutée que par le crime.

Aussitôt l'ordre fut donné de fusiller sur place tous les incendiaires. L'armée était sur pied. La vieille garde, qui tout entière occupait une partie du Kremlin, avait pris les armes ; les bagages, les chevaux tout chargés, remplissaient les cours ; ils étaient mornes d'é-

tonnement, de fatigue, et du désespoir de voir périr un si riche cantonnement. Maîtres de Moscou, il fallait donc bivouaquer sans vivres à ses portes !

Pendant que les soldats luttaienent encore avec l'incendie, et que l'armée disputait au feu cette proie, Napoléon, dont on n'avait pas osé troubler le sommeil pendant la nuit, s'était éveillé à la double clarté du jour et des flammes. Dans son premier mouvement, il s'irrita, et voulut commander à cet élément ; mais bientôt il fléchit, et s'arrêta devant l'impossibilité. Surpris, quand il a frappé au cœur d'un empire, d'y trouver un autre sentiment que celui de la soumission et de la terreur, il se sent vaincu et surpassé en détermination.

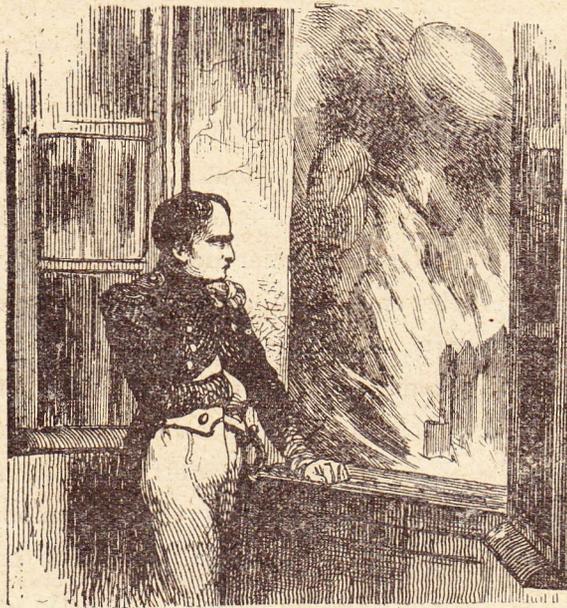
Cette conquête pour laquelle il a tout sacrifié, c'est comme un fantôme qu'il a poursuivi, qu'il a cru saisir, et qu'il voit s'évanouir dans les airs en tourbillons de fumée et de flammes. Alors une extrême agitation s'empare de lui ; on le croirait dévoré des feux qui l'environnent. A chaque instant, il se lève, marche et se rassied brusquement. Il parcourt ses appartements d'un pas rapide ; ses gestes courts et véhéments décèlent un trouble cruel : il quitte, reprend, et quitte encore un travail pressé, pour se précipiter à ses fenêtres et contempler les progrès de l'incendie. De brusques et brèves exclamations s'échappent de sa poitrine oppressée.

— Quel effroyable spectacle ! Ce sont eux-mêmes ! Tant de palais ! Quelle résolution extraordinaire ! Quels hommes ! Ce sont des Scythes !

Entre l'incendie et lui se trouvait un vaste emplacement désert, puis la Moskowa et ses deux quais : et pourtant les vitres des croisées contre lesquelles il s'appuie sont déjà brûlantes, et le travail continu des balayeurs, placés sur les toits de fer du palais, ne suffit pas pour écarter les nombreux flocons de feu qui cherchent à s'y poser.

En cet instant, le bruit se répand que le Kremlin est miné : des Russes l'ont dit, des écrits l'attestent ; quelques domestiques en perdent la tête d'effroi ; les militaires attendent impassiblement ce que l'ordre de l'empereur et leur destin décideront, et l'empereur ne répond à cette alarme que par un sourire d'incrédulité.

Mais il marche encore convulsivement, il s'arrête à chaque croisée, et regarde le terrible élément victorieux dévorer avec fureur sa brillante conquête ; se saisir de tous les ponts, de tous les passages de



sa forteresse ; le cerner, l'y tenir comme assiégé ; envahir à chaque minute les maisons environnantes, et, le resserrant de plus en plus, le réduire enfin à la seule enceinte du Kremlin.

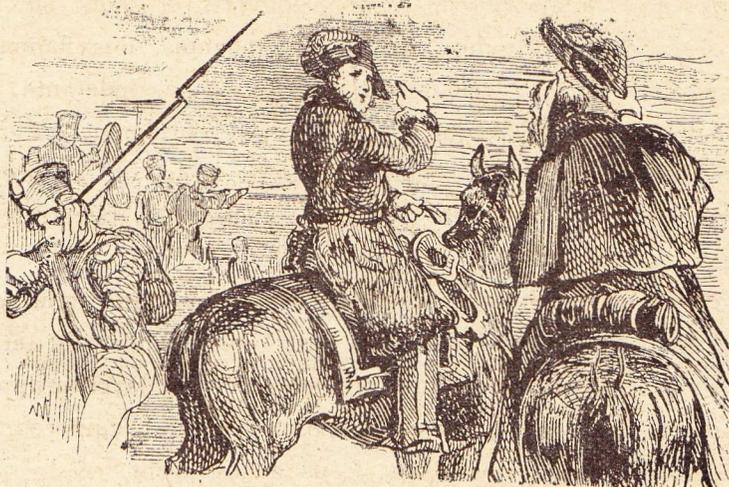
Déjà ils ne respirèrent plus que de la fumée et des cendres. La nuit approchait, et allait ajouter son ombre aux dangers ; le vent d'é-

quinoxe, d'accord avec les Russes, redoublait de violence. On vit alors accourir le roi de Naples et le prince Eugène : ils se joignirent au prince de Neuchâtel, pénétrèrent jusqu'à l'empereur, et là, de leurs prières, de leurs gestes, à genoux, ils le pressent, et veulent l'arracher de ce lieu de désolation. Ce fut en vain.

Napoléon, maître enfin du palais des czars, s'opiniâtrait à ne pas céder cette conquête, même à l'incendie, quand tout-à-coup un cri, « Le feu est au Kremlin ! » passe de bouche en bouche, et leur arrache à la stupeur contemplative. L'empereur sort pour juger le danger. Deux fois le feu venait d'être mis et éteint dans le bâtiment sur lequel il se trouvait ; mais la tour de l'arsenal brûle encore. Un soldat de police vient d'y être trouvé. On l'amène, et Napoléon le fait interroger devant lui. C'est ce Russe qui est l'incendiaire : il a exécuté sa consigne au signal donné par son chef. Tout est donc voué à la destruction, même le Kremlin antique et sacré.

L'empereur fit un geste de mépris et d'humeur ; on emmena ce misérable dans la première cour, où les grenadiers furieux le firent expirer sous leurs baïonnettes.

Cet incident avait décidé Napoléon. Il descend rapidement cet escalier du nord, fameux par le massacre des Strélitz, et ordonne qu'on le guide hors de la ville, à une lieue sur la route de Pétersbourg, vers le château impérial de Pétrowski.



Mais ils étaient assiégés par un océan de flammes ; elles bloquaient toutes les portes de la citadelle, et repoussèrent les premières sorties qui furent tentées. Après quelques tâtonnements, on découvrit, à travers les rochers, une poterne qui donnait sur la Moskowa. Ce fut par cet étroit passage que Napoléon, ses officiers et sa garde, parvinrent à s'échapper du Kremlin. Mais qu'avaient-ils gagnés à cette sortie ? Plus près de l'incendie, ils ne pouvaient ni reculer ni demeurer ; et comment avancer, comment s'élaner à travers les vagues de cette mer de feu ? Ceux qui avaient parcouru la ville, assourdis par la tempête, aveuglés par les cendres, ne pouvaient plus se reconnaître, puisque les rues disparaissaient dans la fumée et sous les décombres.

Il fallait pourtant se hâter. A chaque instant croissait autour d'eux le mugissement des flammes. Une seule rue étroite, tortueuse et toute brûlante, s'offrait plutôt comme l'entrée que comme la sortie de cet enfer. L'empereur s'élança à pied et sans hésiter dans ce dangereux passage. Il s'avança au travers du pétilllement de ces braisiers, au bruit du craquement des voûtes et de la chute des poutres brûlantes et des toits de fer ardent qui croulaient autour de lui. Ces débris embarrassaient ses pas. Les flammes, qui dévoraient avec un bruissement impétueux les édifices entre lesquels il marchait, dépassant leur faite, fléchissaient alors sous le vent et se recourbaient sur leurs têtes. Ils marchaient sur une terre de feu, sous un ciel de feu, entre deux murailles de feu ! Une chaleur pénétrante brûlait

leurs yeux, qu'il fallait cependant tenir ouverts et fixés sur le danger. Un air dévorant, des cendres étincelantes, des flammes détachées, embrasaient leur respiration courte, sèche, haletante, et déjà presque suffoquée par la fumée. Leurs mains brûlaient en cherchant à garantir leur figure d'une chaleur insupportable, et en repoussant les flammèches qui couvraient à chaque instant et pénétraient leurs vêtements.

Dans cette inexprimable détresse, et quand une course rapide paraissait leur seul moyen de salut, leur guide incertain et troublé s'arrêta. Là, se serait peut-être terminée leur vie aventureuse, si des pillards du premier corps n'avaient point reconnu l'empereur au milieu de ces tourbillons de flammes ; ils accoururent, et le guidèrent vers les décombres fumants d'un quartier réduit en cendres dès le matin.

Ce fut alors que l'on rencontra le prince d'Eckmühl. Ce maréchal, blessé à la Moskowa, se faisait rapporter dans les flammes pour en arracher Napoléon ou y périr avec lui. Il se jeta dans ses bras avec transport : l'empereur l'accueillit bien, mais avec ce calme qui, dans le péril, ne le quittait jamais.

Pour échapper à cette vaste région de maux, il fallut encore qu'il dépassât un long convoi de poudre qui défilait au travers de ces feux. Ce ne fut pas son moindre danger, mais ce fut le dernier, et l'on arriva avec la nuit à Pétrowsky.

Le lendemain matin, 17 septembre, Napoléon tourna ses premiers regards sur Moscou, espérant voir l'incendie se calmer. Il le revit dans toute sa violence : toute cette cité lui parut une vaste trombe de feu qui s'élevait en tourbillonnant jusqu'au ciel, et le colorait fortement. Absorbé par cette funeste contemplation, il ne sortit d'un morne et long silence que pour s'écrier :

— Ceci nous présage de grands malheurs !

L'effort qu'il venait de faire pour atteindre Moscou avait usé tous ses moyens de guerre. Moscou avait été le terme de ses projets, le but de toutes ses espérances, et Moscou s'évanouissait : quel parti va-t-il prendre !

Il déclare qu'il va marcher sur Pétersbourg. Déjà cette conquête est tracée sur ses cartes, jusque-là si prophétiques : l'ordre même est donné aux différents corps de se tenir prêts. Mais Berthier

et Bessières, l'eurent bientôt convaincu que le temps, les vivres, les routes, que tout lui manquait pour une si grande excursion.

En ce moment il apprend que Kutusof, après avoir fui vers l'orient, a tourné subitement vers le midi, et qu'il s'est jeté entre Moscou et Kalouga. C'est un motif de plus contre l'expédition de Pétersbourg ; c'était une triple raison de marcher sur cette armée défaite, pour l'achever ; pour préserver son flanc droit et sa ligne d'opération ; pour s'emparer de Kalouga et de Toula, le grenier et l'arsenal de la Russie ; enfin, pour s'ouvrir une retraite sûre, courte, neuve et vierge vers Smolensk et la Lithuanie.

Quelqu'un proposa de retourner sur Witgenstein et Vitepsk. Napoléon reste incertain entre tous ces projets. Celui de la conquête de Pétersbourg seul le flatte. Les autres ne lui paraissent que des voies de retraite, des aveux d'erreur, et, soit fierté, soit politique qui ne veut pas s'être trompée, il les repousse.

D'ailleurs, où s'arrêterait-il dans une retraite ? Il a tant compté sur une paix de Moscou, qu'il n'a point de quartiers d'hiver prêts en Lithuanie. Kalouga ne le tente point. Pourquoi détruire encore de nouvelles provinces ; il vaut mieux les menacer, et laisser aux Russes quelque chose à perdre, pour les décider à une paix conservatrice. Peut-il marcher à une autre bataille, à de nouvelles conquêtes, sans découvrir un ligne d'opération toute semée de malades, de traîneurs, de blessés, et de convois de toute espèce ? Moscou est le point de ralliement général, comment le changer ! Quel autre nom attirerait ?

Enfin, et surtout, comment abandonner un espoir auquel il a fait tant de sacrifices, quand il sait que sa lettre à Alexandre vient de traverser les avant-postes russes ; quand huit jours suffisent pour recevoir une réponse tant désirée ; quand il faut ce temps pour rallier, refaire son armée ; pour recueillir les restes de Moscou, dont l'incendie n'a que trop légitimé le pillage, et pour arracher ses soldats à cette grande curée.

Cependant, à peine le tiers de cette armée et de cette capitale existe encore. Mais lui et le Kremlin sont restés debout ; sa renommée est encore tout entière ; il se décide donc à rentrer au Kremlin, qu'un bataillon de sa garde a malheureusement préservé.

Les camps qu'il traversa pour y arriver offraient un aspect singu-

lier. C'étaient au milieu des champs, dans une fange épaisse et froide, de vastes feux entretenus par des meubles d'acajou, par des fenêtres et des portes dorées. Autour de ces feux, sur une litière de paille humide qu'abritaient mal quelques planches, on voyait les soldats et leurs officiers, tout tachés de boue et noircis de fumée, assis dans des fauteuils, ou couchés sur des canapés de soie.

A leurs pieds étaient étendus ou amoncelés les schalls de cachemires, les plus rares fourrures de la Sibérie, des étoffes d'or de la Perse, et des plats d'argent dans lesquels il n'avaient à manger qu'une pâte noire, cuite sous la cendre, et des chairs de cheval à demi grillées et sanglantes. Singulier assemblage d'abondance et de disette, de richesse et de saleté, de luxe et de misère !

Entre le camp et la ville, on rencontrait des nuées de soldats traînant leur butin, on chassant devant eux, comme des bêtes de somme, des mougiques courbés sous le poids du pillage de leur capitale ; car l'incendie montra près de vingt mille habitants, inaperçus jusque-là dans cette immense cité. Quelques-uns de ces Moscovites, hommes ou femmes, paraissaient bien vêtus ; c'étaient des marchands. On les vit venir se réfugier, avec les débris de leurs biens, auprès des feux. Ils y vécurent pêle-mêle avec les soldats, protégés par quelques-uns, et soufferts ou à peine remarqués par les autres.

Il en fut de même d'environ dix mille soldats ennemis. Pendant plusieurs jours, ils errèrent au milieu des français libres, et quelques-uns même encore armés. Les français rencontraient ces vaincus sans animosité, sans songer à les faire prisonniers, soit qu'ils crussent la guerre finie, soit insouciance ou pitié, et que, hors du combat, le Français se plaise à n'avoir plus d'ennemis. Ils les laissaient partager leurs feux ; bien plus, ils les souffrirent pour compagnons de pillage. Lorsque le désordre fut moins grand, on plutôt quand les chefs eurent organisé cette maraude comme un fourrage régulier, alors ce grand nombre de traîneurs russes fut remarqué. On ordonna de les saisir, mais déjà sept à huit mille s'étaient échappés.

En entrant dans la ville, l'empereur fut frappé d'un spectacle encore plus étrange ; il ne retrouvait de la grande Moscou que quelques maisons éparses, restées debout au milieu des ruines. L'odeur qu'exhalait ce colosse abattu, brûlé et calciné, était importune. Des monceaux de cendres, et, de distance en distance, des pans de mu-

raille ou des piliers à demi écroulés, marquaient seuls la trace des rues.

Les faubourgs étaient semés d'hommes et de femmes russes, couverts de vêtements presque brûlés. Ils erraient comme des spectres dans ces décombres ; accroupis dans les jardins, les uns grattaient la terre pour en arracher quelques légumes, d'autres disputaient aux corbéaux des restes d'animaux morts que l'armée avait abandonnés. Plus loin, on en aperçut qui se précipitaient dans la Moscowa : c'était pour en retirer des grains que Rostopschine y avait fait jeter, et qu'ils dévoraient sans préparation, tout aigris et gâtés qu'ils étaient déjà.

L'Empereur voit son armée entière dispersée dans la ville. Sa marche est embarrassée par une longue file de maraudeurs qui vont au butin ou qui en reviennent ; par des rassemblements tumultueux de soldats groupés autour des soupiraux des caves et devant les portes des palais, des boutiques et des églises, que le feu est près d'atteindre, et qu'ils cherchent à enfoncer.

Ses pas sont arrêtés par des débris de meubles de toute espèce qu'on a jetés par les fenêtres pour les soustraire à l'incendie ; enfin, par un riche pillage, que le caprice a fait abandonner pour un autre butin : car voilà les soldats ; ils recommencent sans cesse leur fortune ; prenant tout sans distinction ; se chargeant outre mesure, comme s'ils pouvaient tout emporter, puis au bout de quelques pas, forcés par la fatigue de jeter successivement la plus grande partie de leur fardeau.

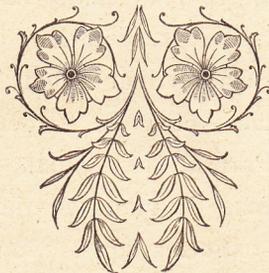
Les routes en sont obstruées ; les places comme les camps sont devenus des marchés où chacun vient échanger le superflu contre le nécessaire. Là, les objets les plus rares, inappréciés par leurs possesseurs, sont vendus à vil prix, d'autres, d'une apparence trompeuse, sont acquis bien au-delà de leur valeur. L'or, plus portatif, s'achète à une perte immense, pour de l'argent que les havre-sacs n'auraient pas pu contenir. Partout des soldats assis sur des ballots de marchandises, sur des amas de sucre et de café, au milieu des vins et des liqueurs les plus exquis, qu'ils voudraient échanger contre un morceau de pain. Plusieurs, dans une ivresse qu'augmente l'inanition, sont tombés près des flammes qui les atteignent et les tuent.

Néanmoins, la plupart des maisons et des palais qui avaient

échappé au feu, servirent d'abri aux chefs, et tout ce qu'elles contenaient fut respecté. Tous voyaient avec douleur cette grande destruction, et le pillage qui en était la suite nécessaire.

Ce fut au travers de ce bouleversement que Napoléon rentra dans Moscou. Il l'abandonna à ce pillage, espérant que son armée répandue sur ces ruines, ne les fouillerait pas infructueusement. Mais quand il sut que le désordre s'accroissait ; que la vieille garde elle-même, était entraînée ; que les paysans russes, enfin attirés avec leurs provisions, et qu'il faisait payer généreusement afin d'en attirer d'autres, étaient dépouillés de ces vivres, qu'ils apportaient, par les soldats affamés ; quand il apprit que les différents corps, en proie à tous les besoins, étaient prêts à se disputer violemment les restes de Moscou ; qu'enfin toutes les ressources encore existantes se perdaient par ce pillage irrégulier, alors il donna des ordres sévères, il consigna sa garde. Les églises, où les cavaliers s'étaient abrités, furent rendues au culte grec. La maraude fut ordonnée dans les corps par tour de rôle, comme un autre service, et l'on s'occupa enfin de ramasser les traîneurs russes.

Mais il était trop tard. Ces militaires avaient fui ; les paysans, effarouchés, ne revenaient plus : beaucoup de vivres étaient gaspillés. L'armée française est tombée quelquefois dans cette faute ; mais ici l'incendie l'excuse : il fallut se précipiter pour devancer la flamme. Il est encore assez remarquable qu'au premier commandement tout soit rentré dans l'ordre.



La Retraite de Moscou.

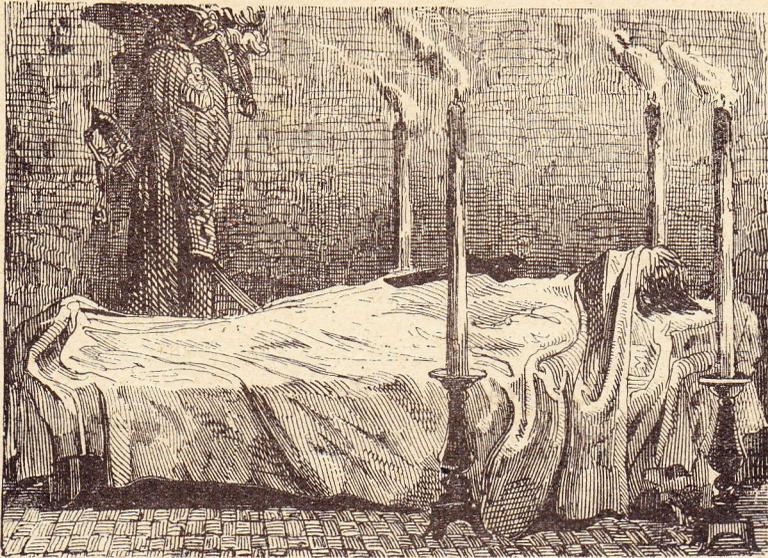
A la faveur du trouble que cette immense catastrophe avait jeté dans l'armée, Kutusoff venait d'exécuter une habile manœuvre. Après s'être dirigé d'abord sur Kolomna, suivi par le roi de Naples, il s'était tout-à-coup jeté à gauche, avait tourné autour de la ville embrasée, et s'était établi à Tarantino, menaçant ainsi les communications de l'armée française et couvrant Kalouga et les provinces méridionales de la Russie.

Il fallait qu'il y eut chez les chefs chargés de le surveiller ou une grande négligence ou un grand trouble. Dans la nuit du 21 au 22, Napoléon apprend que son avant-garde a perdu les traces de Kutusoff. Aussitôt il envoie des troupes dans toutes les directions ; ce n'est que le 25, qu'on retrouve Kutusoff et son armée : déjà des convois et des détachements avaient été enlevés sur la route de Mojaïsk.

Napoléon put comprendre que les ennemis n'étaient pas découragés : il fallait une grande hardiesse au vaincu pour venir se placer entre les vainqueurs et leurs renforts. Murat, informé de la position nouvelle des Russes, les suivit, et campa devant eux à Wilkowo.

Le retour de l'Empereur dans Moscou avait eu non-seulement pour but de refaire son armée, mais aussi de ramener à des idées pacifiques un adversaire opiniâtre. Trop confiant dans les enseignements du passé, il espérait que son séjour dans la capitale ennemie amènerait promptement la paix.

Il comptait aussi sur les sentiments personnels d'Alexandre, ne



pouvant se persuader que ce prince eut été grossièrement hypocrite à Tilsitt et à Erfurth. Triste préoccupation des vanités dynastiques ! Les faiblesses du parvenu aveuglèrent l'homme de génie, et celui qui ne devait être orgueilleux que de lui-même, se glorifia follement des caresses d'un scythe, parce que le scythe avait des aïeux.

Et c'était précisément une raison pour se méfier à Moscou des sentiments d'Alexandre, car celui qui s'abaisse devant la force triomphante ne pardonne jamais sa propre humiliation ; Alexandre, lâche courtisan à Erfurth, avait besoin de se réhabiliter aux yeux de l'Europe monarchique ; et, le moment lui semblait venu de se venger de l'homme qu'il haïssait d'autant plus, qu'il l'avait plus flatté.

Aussi, aucune proposition n'arriva de Saint-Pétersbourg. On y était pourtant dans l'épouvante ; on savait que Napoléon ne s'arrêtait guère dans ses succès, et déjà les archives étaient embarquées, tant on redoutait la prochaine arrivée des Français ; cependant on ne songeait pas à négocier. Ce fut Napoléon qui prit l'initiative : ce fut une faute ; on jugea qu'il avait besoin de la paix ; on redoubla d'efforts pour la guerre.

Lauriston, envoyé en parlementaire, se présenta le 5 octobre aux avant-postes de Kutusoff, et lui demanda le passage pour Saint-Pétersbourg. Le général russe répondit qu'il n'avait pas de pouvoirs à cet effet, offrant toutefois de charger Volkonski, aide-de-camp d'A-

NAPOLEON



L. OPDEBEEK — EDITEUR — ANVERS

PAUL BELETTE

NAPOLÉON

SA VIE, SES GUERRES

5° EDITION



L. OPDEBEEK

— ÉDITEUR —

ANVERS